

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 50

Artikel: Les bises de Genève : octobre 1897
Autor: Decrue-Berton, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

éloigné, revienne le relever de sa faction.

On fait ensuite sortir le chien de plus en plus souvent et on lui apprend à retrouver les objets perdus. Le conducteur laisse tomber, bien en évidence, un petit objet, continue son chemin avec l'animal pendant 30 ou 40 mètres, puis lui fait rapporter l'objet que l'animal doit aller chercher au point où il est tombé.

C'est là le début de l'instruction, ce que tout chien doit savoir avant qu'on puisse songer à le spécialiser pour le service militaire; ce n'est que maintenant qu'on passe au premier de ses rôles de soldat, en le faisant servir d'estafette pour porter les dépêches. Pour ce dressage on gagne beaucoup de temps en se servant d'un vieux chien comme instructeur. On le fait partir le premier et on lâche le jeune chien immédiatement après.

Pour la première fois, le mieux est de confier le néophyte à un autre soldat que celui qui fait habituellement son instruction et de lui faire porter un message justement à son conducteur habituel. Celui-ci le renverra ensuite vers le premier.

En faisant travailler ensemble un vieux et un jeune chien, on fait passer au second une partie de la passion qui anime le premier. Le message que les conducteurs s'envoient les uns aux autres, est une petite carte contenue dans un sac de cuir suspendu au cou du chien. A l'arrivée, la carte est prise et le chien ne repart qu'après qu'on a ouvert le sac et qu'on l'a débarrassé du message dont il était porteur.

Le travail suivant est tout à fait semblable au précédent: le chien porte des cartouches au lieu de lettres... Aussitôt que commence un combat, le conducteur se place avec son chien auprès des voitures qui contiennent la provision de cartouches.

L'animal est chargé de 150 cartouches placées dans deux poches qui pendent sur ses flancs. Le chien, avec cette provision, cherche à gagner la ligne de combat, se fait débarrasser de ses cartouches et revient aussitôt vers son conducteur pour recommencer le même voyage.

Il est à remarquer que le chien, en gagnant la ligne de combat, peut très bien ne pas rencontrer d'abord les hommes de sa troupe; mais jamais il ne se laissera enlever ses cartouches par un homme autre que celui qui appartient à sa compagnie ou à son bataillon, ce qui prouve que le chien sait fort bien à quelle partie de la troupe il appartient.

Les chiens sont ensuite dressés à la recherche des blessés ou des hommes tombés dans des endroits peu accessibles à l'exploration, derrière des abris, dans des bois ou des champs de céréales. Quand le chien rencontre un mort, il s'asseoit à côté de lui et commence à hurler en attendant que son conducteur ou quelque autre soldat vienne auprès de lui, attiré par ses aboiements. Si son attente est trompée, si personne ne vient, le chien s'efforce de s'emparer d'un objet quelconque appartenant au soldat, comme son shako, par exemple; et il va rejoindre son maître avec son trophée dans la gueule et le ramène près du corps.

S'il s'agit d'un blessé, celui-ci donnera lui-même au chien un objet lui appartenant, de façon que l'animal aille lui chercher du secours. »

Chez nos grands-pères.

Sous ce titre, une de nos abonnées nous communique les lignes qu'on va lire:

Monsieur le rédacteur,

L'article de votre collaboratrice, Mme Desbois, sur le « bon vieux temps », publié dans votre numéro de samedi dernier, m'a fourni le sujet d'une longue et intéressante causerie avec une vieille parente,

qui vient d'atteindre sa quatre-vingtième année. J'ai fait avec elle, grâce à son excellente mémoire, un voyage au pays de nos grands-pères, au pays de la bonne bourgeoisie.

Autrefois, l'écolier étudiait les réponses du catéchisme d'Osterwald à la lueur tremblante de la bouche du poêle de cendres, à cette heure appelée « entre chien et loup », et qui n'autorisait pas encore l'allumage de la lampe de famille. Quand je dis lampe, distinguons: La lampe Carcel, haut élevée sur son pied rigide et sans ornement, ne servait que dans les grandes occasions, parmi lesquelles comptaient — à la campagne, — les journées de couturière, de tailleur, de cordonnier. En dehors de cela, la chandelle de suif suffisait à quatre ou cinq personnes rangées autour de la table, dont la moins favorisée était bien la servante à son rouet. Les amis clairsemés de ce cher défunt, affirment que le murmure, pas toujours discret, de la petite roue, avait un charme intime que rien n'a remplacé depuis.

Celui qui inventa l'abat-jour avec son soutien en fil-d'archal, prolongea longtemps l'usage de la chandelle; mais encore les bienfaits de cet engin n'étaient-ils utiles qu'aux deux personnes les plus rapprochées de la lumière. En revanche, les enfants avaient grand plaisir à considérer les dessins du capuchon de papier.

Pour l'éclairage de la cuisine, on avait, comme supérieur au *craisu* du village, une lampe à branche contenant la mèche exiguë et mince dont la flamme s'éteignait au moindre déplacement d'air, laissant le porteur dans l'embarras. Ces petites contrariétés, si j'en crois ma grand'mère, ne donnaient pas sur les nerfs, ne faisaient tempêter que les gens irascibles; on les tenait comme choses inévitables et comme exercices de patience.

Dans le domaine du chauffage, mêmes goûts simples, même absence de besoins. Une seule pièce se chauffait, la chambre à manger, qui devenait la chambre de famille. Le poêle chauffé au bois, donnait une chaleur douce et pénétrante, et l'odeur de la pomme cuite, qui grésillait dans la *cavette*, purifiait l'air un peu raréfié de la pièce.

Aux jours de fête et d'invitations, la cheminée du salon avait pour mission de réchauffer des murs glacés, puis d'égayer, de sa vive flamme toute la société. Et cette mission, elle la remplissait très imperfectement, car elles n'étaient pas faciles, ces cheminées, exigeant trois ou quatre heures de grand feu pour atteindre la salle et ne plus s'obstiner à fumer ailleurs que dans le canal noir. Mais on avait comme palliatif à tous ces inconvenients la chaufferette, la bienfaisante, chaufferette qui accompagnait Madame à l'église, empêchait la vendueuse du marché de geler sur place, tenait au chaud le repas des retardataires, et s'offrait aux visiteurs comme objet de première nécessité.

Les vocables, coke, anthracite, briquettes n'étaient connus que des voyageurs arrivant d'Angleterre.

Le chapitre vêtement serait inépuisable et ferait sourire de pitié la servante de nos jours. Le fait est, qu'en ce bon vieux temps, les gens sensés, et surtout les riches, cherchaient à réaliser avant tout dans leur mise, le bon, le solide, l'inusable, qui trouvaient leur plus haute expression dans le « fait à la maison ».

C'était un honneur qui valait un blason que de pouvoir étaler le linge robuste, fleurant la lavande, du trousseau d'une grand'mère; un sujet de vanité que de passer à sa fille les dentelles au fuseau portées par une aînée; un certificat de richesse et de vertu que de posséder, au moment où l'on était demandée en mariage, six douzaines de paires de bas tricotés par les mains diligentes de la jeune personne. Et la robe noire de gros de Naples, et le châle tapis aux couleurs vives inaltérables, offerts par l'époux à son épouse, duraient tout une vie, que dis-je, passaient à deux générations, en modifiant quelque peu leur destination première, le châle surtout, honoré dans sa soixante-sixième année d'existence du rôle de tapis de piano ou de portière de boudoir.

Les façons de robe subissaient rarement l'ignomnie du verdict : « démodé ». Pour le costume masculin, qui eut de tout temps la supériorité d'avoir des goûts stables, on sait que le frac, appelé irrévérencieusement *habit à queue d'hirondelle*, était de rigueur aux jours de fête comme aux jours de deuil, et que de même que le chapeau haut de forme, dit *bugne, tuyau de poète*, etc., il ne subissait

que des variations de détail appréciables aux yeux exercés de la *fastion*. Mais ce mot, qui n'avait pas encore franchi le canal de la Manche, nous amène tout naturellement à dire, qu'en ce temps, les manches du costume féminin n'étaient pas soumises à une aussi rapide évolution que celles des modes fin de siècle, ce qui évitait du tourment aux mères de famille, et maintenait crise d'opposition entre celles-ci et leurs filles.

Si les plaisirs de ce temps étaient simples, ils n'en avaient que plus de saveur à cause de leur rareté. Le concert était la jouissance des délicats, des initiés de l'art; le bal faisait battre les cœurs quinze jours à l'avance; et cependant les frais de toilette ne constituaient pas un fardeau écrasant pour le budget paternel. La mousseline blanche, la tarlatane rose et la bleue, combinées en volants ou en bouillonnés vaporieux, en faisaient tous les frais. La même toilette, modifiée quelque peu, durait toute la saison. Le buffet était chose inconnue; on passait des rafraîchissements, dont l'orgeat et les sirops étaient le luxe; à minuit, on passait et pour restaurer les danseurs fatigués, on offrait des tasses de bouillon de gruau. Ne riez pas: ce genre de réconfortant était très apprécié.

Pour se rendre au bal, la jeune ouvrière d'aujourd'hui se fait conduire en voiture. Il y a cinquante ans, les filles de notaire, de conseiller, d'avocat, allaient tout simplement à pied à travers les rues, chaussées de caoutchoucs préservateurs de leurs souliers de satin, enveloppées d'un manteau, et encapuchonnées assez peu coquettement. La bonne les précédait, portant une énorme lanterne éclairée par quatre chandelles à collerettes de papier, et fourbie à neuf pour la circonstance. Cet ustensile ne se voit plus que dans le grenier de familles extraordinairement conservatrices, d'où on ne le tire, que pour exciter le rire dans les chardades, ou le cotillon.

On s'amusait franchement, de tout son cœur; les blasés, les désenchantés de la vie ne se voyaient pas dans les rangs de la jeunesse; la jeune fille bas-bleu n'exista pas encore. Cependant, dans le monde des professeurs et des pasteurs, telle jeune personne qui avait pétři des gâteaux le matin, tournaît l'après-midi de fort jolis vêtements destinés à embellir un anniversaire ou à égayer un festin de noce. Et les jeunes hommes étaient attentifs et galants auprès des jeunes filles, respectueux et empressés auprès des femmes âgées; c'est qu'ils en avaient, outre la tradition, le loisir, car la civilisation n'avait pas encore créé les clubs, les syndicats, les sociétés de tout genre et les sports, ces grands ennemis de la vie familiale.

L'activité de l'individu n'était pas alors répartie sur cent objets divers; il en résultait des travaux plus solides; la pensée ne s'émettait pas sur une foule de journaux quotidiens, elle savait poursuivre un sujet, le creuser, l'approfondir.

En ce temps-là, les parents ordonnaient et les enfants obéissaient; c'était la loi naturelle. Aujourd'hui, il semble que les rôles soient intervertis.

Parmi les vieillards, il en est plus d'un qui, sur ce sujet-là, est arrivé à la conclusion que ce qu'il regrette du « bon vieux temps », c'est ce qui leur faisait aimer la vie, aimer tout ce qui les entourait, en le considérant comme le nec plus ultra de la commodité ou de la perfection. Et de ceci découle cette vieille vérité que le bonheur est en nous, ensorte que les progrès du bien-être actuel ne contiennent pas les éléments essentiels du bonheur que nous lui attribuons.

L. R.

Les bises de Genève.

Octobre 1897.

Fameuse Bise Genevoise!
Pour nous, fidèle est ton amour!
Mais, d'une façon discourose,
Tu nous signales ton retour!

Tu prends un ton qui nous agace,
Il est trop rude, trop bruyant,
Souvent il semble qu'il menace,
Il devient alors effrayant!

Tu nous ramènes la froidure
De l'Aquilon apre, orageux!
Et tu pris leur température
En traversant les monts néigeux!

Lorsque tu souffles en tempête,
Sur nous exerçant ses fureurs,
Notre émotion inquiète
Appréhende quelques malheurs :
Ce sont sur nos lacs des naufrages
Couvant leurs rives de débris,
Dans nos campagnes des ravages,
Nos fleurs et nos jardins flétris.
D'autres sinistres sont possibles,
Et d'autres dégâts affligeants,
Lorsque tes rafales terribles
Renversent tout : choses et gens !
Puis, la Colonie étrangère
Qui, pour se soustraire à tes coups,
S'enfuit, cherchant une autre terre
Pour trouver un climat plus doux !
Chasse du moins l'affreux microbe,
Les miasmes, et de ces fléaux,
Qu'aucun à toi ne se dérobe,
Que ton souffle emporte ces maux !
C'est ce qui ferait ton mérite
Et pourrait nous réconcilier,
Puis, dans le Nord rentre bien vite !
Nous tâcherons de l'oublier !
Si tu reviens, que tes manières
Qui gâtent notre bon renom,
Se montrent plus hospitalières.
Avec un doux, un joli ton !!!

Henri DECREE-BERTON.
(*L'Avenir musical*).

On remido po sè preservà dài coups dè pi dè tsévaux.

(Inédit)

Vo z'allà crairè que n'est que 'na farça què
cé remido ? Eh bin, nefà ! se lè tserrotons, lè
vâlets d'ètrablio, lè maquignons, lè martsaux,
lè chasseu à tsévau et lè vétérinéro s'ein dus-
sont soveint passà, l'est tot bon po lè z'autrèz
dzeins.

On tcharlatan, qu'ètai à la derraire faire dè
Fribor, veindai cé remido, qu'ètai einvortolhi
dein dài bocons dè papai pliyi coumeint dài
lettres que sont alliettaïes et qu'on ne poivè
pas déferé sein lè dégrussi, et recommandavè
dè ne pas lè z'aoüri devant dè lè z'avai met
tandi tota 'na né su on tralet à l'ètrablio, drâi
su on tsévau, po, soi-disant, que l'aussé tota
sa vertu.

Coumeint y'a dài benêts pertot que ne dé-
mandont pas mi que dè sè laissi eimbéguinâ
pè elliao tcharlatans dè faire, qu'ont tant bouna
platiéna et que s'avont tant bin eindzaubliâ lão
mondo, on part dè tatipotses ont atsetâ lo re-
midò, ont fè coumeint lo gaillâ avái de, et ont
z'u coûte lo leindéman matin d'aoüri lo papai.

Et qu'ont-te trovâ dedein ?... On bet dè fi dè
dix pi dè long et onna petita pancarta iò sè
desai : « Pour éviter les coups de pied de cheval,
tenez-vous toujours à cette distance de l'ani-
mal ! »

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

Spirituelle réponse. — M. G., un grand
négociant en grains, de Paris, a réuni dans
son château la plus merveilleuse collection de
miniatures qu'on puisse rêver. L'autre jour, il
reçoit une lettre de M. Z., un amateur, qui lui
demande l'autorisation de visiter cette collec-
tion.

M. G. répond aussitôt qu'il se met entièrement
à la disposition de M. Z., et il ajoute que,
le château étant éloigné de la ville voisine de
quatre kilomètres, sa voiture attendra le visi-
teur à la gare, et que, si celui-ci y consent, il
partagera son modeste déjeuner.

M. Z., trouvant cette invitation un peu trop
familier, réplique par une lettre un peu vive, et
dans laquelle il traitait M. G. de meunier.

M. G. prit aussitôt sa plume et répliqua ainsi
à M. Z. :

« Le déjeuner que je vous offrais était sans
façon. Il n'y aurait eu à table que le meunier,
son fils... et vous ! »

Boutades.

Le président de la société chorale de Chena-
lette rentre au logis porteur d'une médaille de
vermeil, prix de lecture à vue, avec félicitations
du jury.

— Qu'est-ce que le maire t'a dit ? lui dema-
nda sa femme.

— Il m'a dit que si cela continue, la société
iraît à la postérité.

— Ah, c'est toujours bien la même chose :
toujours les hommes qui vont partout et les
femmes qui restent à la maison.

Une de nos lectrices nous écrit :

Me trouvant hier, à la station du tramway,
une dame française m'accoste poliment : « Au-
riez-vous l'obligeance de m'indiquer où je puis
aller prendre un bain ?

— Certainement, nous avons des bains très
bien tenus, propreté, linge chauds, tout près
d'ici... les bains Michaud.

— Oh, non, madame, je préfère les bains
chauds.

Après quelques mots d'explications, nous
nous mimes à rire toutes deux, et la dame alla
prendre son bain.

Un curé de campagne faisait une quête pour
ses pauvres chez un de ses paroissiens plus
riche que généreux. Le brave quêteur mettait
dans sa démarche, tant de zèle, tant d'obstination
que l'avare exaspéré lui donna un soufflet.

Le bon prêtre rougit ; mais d'une voix dont
la douceur n'était pas du tout altérée, il ré-
pliqua :

— Pour moi, très bien ; mais pour mes pau-
vres.

Le brutal, confus et émerveillé, lui donna
cinq cents francs.

Les agents conduisaient hier au commissariat
de police un solide gaillard ayant sur la
poitrine une pancarte portant le mot : aveugle,
et qu'ils venaient de surprendre lisant un
journal.

— Vous n'êtes donc pas aveugle ? demanda
le magistrat.

— Pas du tout, Dieu merci !

— Pourquoi alors allez-vous ça et là, avec
une plaque et un chien ?

— C'est pour dresser des chiens à conduire
des aveugles.

L'oubli des injures n'était pas précisément
la vertu cardinale de Mürger.

Il avait publié un roman à la *Revue des deux
Mondes*. Quand il en présenta un second, Buloz
le refusa, accompagnant son refus d'observations
peu aimables.

Buloz, comme on sait, était borgne. Mürger,
blessé de son refus, se vengea par une série
d'épigrammes dont nous extrayons la sui-
vante :

Quand Buloz au tombeau sera prêt à descendre :

Rien ne pourra le retarder :

Il n'aura qu'un œil fermé,

— Et pas d'esprit à rendre !

— Ma chère enfant, dit le bonhomme Cham-
poiseau à sa fille, on ne voit plus que toi et ton
cousin, à bicyclette, sur toutes les routes.

— Mais, papa, nous nous entraînons...

— Hum !... Je crois plutôt que vous vous en-
traînez !...

Deux dames sortant d'une représentation
théâtrale montent la rue de Bourg.

— Eh bien, dit l'une, comment trouvez-vous
cela, ma chère ?

— Oh ! voilà.

— C'est exactement mon opinion.

On voudrait savoir l'opinion de ces dame. »

— Pristi ! quelle chaleur ! s'écriait un Par-
isien, longeant les boulevards pendant une
brûlante journée de juillet.

— Mais ce n'est rien, lui dit un Marseillais.
Chez nous, depuis trois jours, nous avons 99°.

— Impossible, réplique le Parisien, vous se-
riez cuite.

— Je vous dis : « depuis trois jours. » Ça fait
33° par jour. »

On vient de couronner dans une ville des
environs de Paris une rosière de trente-huit
ans qui est horriblement bossue. L'orateur of-
ficiel s'est inspiré de Labiche pour lui dire :
« Mademoiselle, nous avons d'autant plus de
satisfaction de rendre justice à vos vertus que
la nature s'est montrée envers vous si peu pro-
digue de ses dons que personne, ne risque
d'encourir le reproche de s'être laissé influen-
cer par vos charmes... »

Tout dernièrement, à l'école enfantine de
Ruschein, district de Glenner (Grisons), un
écolier, gros bébé rose et blanc, s'oublie et...
mouille le fond de son pantalon. La maîtresse
s'aperçoit de la chose, et prenant sa grosse
voix, demande d'un air courroucé :

— Qu'est-ce qu'il faudra faire pour t'empê-
cher dorénavant de salir tes culottes ?

Et le gros Mimi de répondre tranquillement,
en se fourrant un doigt dans la bouche :

— Eh ben, il faudra plus m'en mettre.

ENTRE FEMMES — Bonne réponse.

Une mère qui est très coquette et encore
très belle, se regardant dans la glace, dit à sa
fille :

— Hortense, que donnerais-tu pour avoir la
beauté de ta mère ?

— Ce que tu donnerais, maman, pour avoir
mon âge.

Mot du logographe de samedi : Madame
(Adam, âme). Ont deviné : MM. Gaud ; Café-Brasserie
des Alpes ; Café français ; M. Dégallier, rue Merce-
rie, Lausanne ; E. Bastian, Forel ; Winkelmann,
Grandson ; Käser-Broillet, Fribourg ; H. Duvoisin,
Corcelles ; Délessert, V.-le-Château ; E. Margot,
Bienne ; Landry, à Neuchâtel. — Le tirage au sort a
donné la prime à Mlle Dégallier.

Charade.

Mon premier, dans vos jeux, sert à vous divertir ;
Mon second, à monter sert ainsi qu'à descendre ;
Et mon tout, chez les grands, qu'on veut toujours surpre-
nir. Fait aller l'intrigant, qui ne fait que mentir. [dre,

THÉÂTRE. — Dimanche 12 décembre. —
Spectacle extraordinaire avec le concours de M. A.
Scheler, **Lucrèce Borgia**, drame en 5 tableaux
de Victor Hugo ; **L'Avare**, comédie en 5 actes de
Molière, M. Scheler jouera le rôle d'Harpagon.

Jeudi 16 décembre, **La Cagnotte**, comédie-
vaudeville en 4 actes de Labiche.

Dimanche 19 décembre. — **Marie-Jeanne, ou
la femme du peuple**, drame en 5 actes et **La
Cagnotte**.

Li. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Agendas pour 1898. — Fournitures de bureaux.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet,
jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1.50.
Causeries du Conteuro Vaudois. Choix de mor-
ceaux amusants en patois et en français. La pre-
mière série (2^e éd. illustrée) et la seconde sont
encore en vente, à fr. 1.50 la série.

Chansonner vaudois, par C. Dénéréaz, Fr. 1.80.
Calendrier de la Révolution vaudoise, Fr. 1.50.
Menus illustrés.

Au même magasin : Cartes de visite, de félicita-
tions et de faire-part. -- Impressions de factures,
en-tête de lettres, cartes de commerce, etc.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.